Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 128

Artikel: Mon examen de conscience : réflexion d'un jeune catholique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257655

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 14 juin 1908 — N° 128 — Troisième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Mon examen de conscience

Réflexion d'un jeune catholique

Je me suis mis, ce soir, en face de ma conscience... Je me suis dit que nous n'avions pas encore l'absolue intelligence des besoins de l'heure présente, qu'il était bien tard pour se mettre en route... J'ai maudit les lâcheurs, j'ai salué les braves... malgré tout je ne suis pas content.

Non, je ne suis pas content, mes jolis plans de réforme sociale sont tous admirables, mes rêves d'apostolat sont sublimes, mes montées d'enthousiasme sont enivrantes ;... moi qui, aux heures de songerie, rebâtis si bien le monde, je viens de m'apercevoir que je ne suis qu'un théoricien, un songeur, un utopiste.

J'oublie perpétuellement que le travail essentiel, l'œuvre fondamentale, la base première de tout, c'est l'avènement du Christ en moi...

C'est notre maladie, à nous, jeunes gens, que soulève parfois à de divines hauteurs l'éloquence ou la prière. Nous marchons à la conquête du monde, le regard plein de flamme et l'âme toute brûlante et nous oublions que nous entreprenons une tâche au-dessus de nos forces et qu'avant de prendre place parmi ceux qui se battent il conviendrait peut-être de se recueillir et de se former.

— Mais la mêlée est si chaude et le besoin d'hommes si pressant que tout effort est bon, d'où qu'il vienne?... C'est vrai : je ne dois pas renoncer à l'action publique, je dois agir et agir au dehors ; ma foi chrétienne, mes convictions politiques et sociales mourraient, si elles ne s'extériorisaient pas, comme succombent, dans les recoins privés d'air et de soleil, les plantes et les fleurs. Mais, je ne sais pas me faire assez d'heures de solitude, je ne sais pas encore suffisamment réfléchir et je n'ai pas assez lu au grand livre de la vie...

* * *

Ce que nous ferons, nous, les jeunes catholiques, pour le Bien de l'Eglise et pour la Rédemption du pays, ne vaudra qu'autant que nous aurons commencé par travailler sur nous-mêmes ; avant de parler politique, avant de prêcher la justice et de proclamer l'amant de la liberté, il convient de se dire que le règne de Dieu n'arrivera jamais, si nous ne voulons pas l'établir en nous.

Le Christ est-il vraiment pour moi le Maître, le Maître unique? Suis-je allé le chercher là où il est, dans la sublimité familière de son Evangile? Ai-je enfin compris la manière dont Il veut être aimé ?...

On aura beau dire et beau faire ; ceux-là seulement seront des sauveurs qui seront maîtres de leur intelligence et qui domineront, par leur énergie latente, toutes les forces de leur cœur et de leur cerveau... Ceux-là seulement compteront dans l'avenir, qui auront mis, à la base de leur vie, le sacrifice austère et le travail patient, et qui, chaque jour, auront su se réserver une heure, pour faire provision de vertu.

On se remue, on s'agite, autour de moi ; je me remue et je m'agite : tout ce mouvement sera vain, inutile, s'il n'est pas accompagné d'un travail de réforme intime accompli par chacun de nous, dans le mystère et dans la solitude.

Je dois arracher de mon esprit des préjugés qui y sont encore, il y a des lumières qui me manquent ;... je ne réfléchis pas assez ; je suis un impulsif, un névropathe, un agité !... J'ai des mouvements fébriles, de vraies poussées d'action, je ne connais pas encore le labeur lent, paisible et conscient... Que d'idées vagues, dans ma tête !... Que de formules toutes faites acceptées gratuitement sur la parole d'Autrui ! Ah ! je suis bien loin d'être un homme.

Et je m'étonne, après cela, que le succès tarde si longtemps, que tant d'efforts soient vains !... Mais, c'est moi,... c'est moi, qui arrête la marche en avant de l'Idée libératrice ; je ne la comprends pas encore assez : il y a trop de choses que je ne me suis pas complètement assimilées.

Notre génération de jeunes catholiques s'est mise à étudier ; elle a bien fait le résultat premier de ses études, ce doit être une transformation radicale de nos mœurs, une ascension vers le mieux dans la vie morale, un renouveau de vaillance. L'éducation des caractères et des volontés n'est pas faite ; elle exige, pour aboutir, un effort personnel sur nous-mêmes, une sorte d'action réflexe que rien ne suppléera jamais.

Les jeunes catholiques ont donc le devoir d'introduire cet élément nouveau dans leur vie ; l'action sociale n'aboutira pas, si elle n'est pas précédée d'une action morale très persévérante et très intense. Je ne changerai pas mon pays, si je ne commence par me changer moi-même.

* * *

La science de l'apostolat individuel et de la réforme morale personnelle, le désir vrai

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1er

Sur la Mer Bleue

par Michel Dolques

Un soir de juillet 1888, sur la jetée du port de Cette, à cent mètres du fort Saint-Louis, un jeune homme, se tenait debout, immobile, et regardait la mer.

C'était un marin de dix huit ans à peine.

Les superbes proportions de sa haute taille et la beauté de ses traits attiraient invinciblement l'attention.

Sur sa tête couverte de cheveux noirs, bouclés, indociles et capricieux, reposait, avec une crânerie charmante, un béret à liseré blanc, portant en lettres d'or au-dessus du front : *Le Bayard*. Son visage était énergique et doux. Sous son front, trop blanc peut-être pour un marin, s'ouvraient deux yeux admirables, au regard velouté et rêveur.

Ce jeune homme, presque un enfant encore, se tenait là, simplement, naturellement, une de ses mains dans la poche de son pantalon collant, l'autre appuyée sur le parapet de granit, serrant entre deux de ses doigts une cigarette qu'il avait laissée s'éteindre pendant son amoureuse contemplation de la mer.

Derrière lui, montaient dans l'air tiède les mille bruits du port dans le fourmillement des bateaux de pêche qui venaient de rentrer, rangés au quai, proue en avant, où, sous une forêt de beauprés, tout un monde affairé allait et venait, dans la forte odeur de marée et de saumure, montant des paniers de poissons qu'on déchargeait.

En face, la mer déserte, le vaste golfe du Lion, qui reposait sous l'azur, privé de brise.

La vague était muette.

Seule, montait comme un grand soupir la respiration immense de l'étendue liquide qui dormait.

A l'abri des parapets du fort, un soldat, le fusil à l'épaule, allait et venait, gardant deux gros canons accroupis sur leurs affûts de fer. Un convoi de grosses pierres sortait de la tranchée. Une petite locomotive traînait tout cela vers des gabares rangées au bord de la jetée, où les lourds blocs roulaient sur les ponts avec un bruit de tonnerre lointain, dans un nuage de poussière âcre, sentant le brûlé.

On travaillait au prolongement du brise-lames : 800 mètres de longueur, 20 de large et 12 de profondeur de mer à combler ; une montagne à élever dans l'eau, et, à la cime,